

La Chine a l'Exposition

Dans le coin le plus frais et le plus calme de l'Exposition, des emplacements contigus sont occupés par les constructions de deux pays où se déroulent à cette heure de sanglantes tragédies : le Transvaal et la Chine. Ce n'est assurément pas le spectacle de la guerre ou de l'insurrection que les visiteurs s'attendent à trouver sous les ombrages du Trocadéro. Pourtant une curiosité spéciale les pousse vers ces deux expositions si dramatiquement actuelles. Et, l'imagination aidant, cette curiosité n'est pas déçue.

Vers l'extrémité de la galerie de droite du Palais du Trocadéro, se dresse la porte monumentale de l'exposition chinoise. C'est une reproduction fidèle de celle qui précède le temple de Confucius, situé à Péking près de la salle des Examens littéraires. Elle est épaisse et majestueuse, peinte en rouge, en vert, en jaune et en blanc. De paisibles promeneurs passent à toute heure sous cette porte, croisant parfois quelque Chinois non moins débonnaire, un garçon de restaurant ou un acteur de théâtre, ou encore un des commerçants qui vendent dans les boutiques voisines des potiches et des boîtes de laque... Là-bas, à Péking, à ce même moment, une populace déchaînée hurle et s'agite, autour de la même porte, peinte de mêmes couleurs, et également épaisse et majestueuse. Les légations européennes sont barricadées ; les églises sont en flammes...

La porte franchie, nous voici au bord d'une pièce d'eau où tombe, avec un doux murmure, une cascade. Parmi les arbres s'élèvent des pavillons peints en rouge-sang, dont les toits ont les quatre angles recourbés. Le principal édifice, celui du fond, reproduit une des portes de l'enceinte de Péking, surmontée du kiosque du Vambour (*Kou-Leou*). Il renferme un étalage de meubles, un restaurant et un théâtre. Le restaurant est celui d'une gare encore hypothétique, celle du Transsibérien à Péking. Un peu plus loin, c'est la gare de Moscou. Quelques wagons et quelques centaines de mètres de toile peinte représentent les milliers de verstes et de rails et de paysages qui séparent Moscou de Péking. Les visiteurs anglais grincent des dents en constatant ainsi, *de visu*, la mainmise de la Russie sur la Chine, matérialisée par la Compagnie des wagons-lits et par le panoramiste Jambon. Le Transsibérien ne va pas encore jusqu'à Péking, mais déjà il est possible de faire le trajet de Saint-Petersbourg à Port-Arthur en vingt-quatre jours, d'Irkouïsk à Port-Arthur en quatorze jours, de Khabarovka à Port-Arthur en trois jours. S'il faut une armée pour sauver la situation européenne en Chine, c'est donc bien à la Russie qu'il appartiendra d'en fournir les premiers contingents.

À droite de la porte de Confucius, une autre construction, à deux toits, est la copie, dit-on, de l'un des pavillons de la ville interdite, la ville violette, résidence de l'empereur et de l'impératrice douairière.

Tout semblable est la prison, au bord d'un lac fleuri de nénuphars, du débile souverain remis en tutelle.

Les divers pavillons chinois du Trocadéro contiennent des collections d'art retrospectif et moderne, des potiches, des bouddhas, des brûle-parfums, d'étranges et précieux bibelots, des bois sculptés, des ivoires, de belles soieries et quelques produits industriels. Des mannequins figurent, avec leurs costumes réglés par la hiérarchie sociale, des riches et des pauvres, des mandarins et des gens du peuple, des lettrés et des bateliers. Aux pieds d'un mort couché dans son cercueil des pleureuses se penchent. Au milieu d'un groupe de hauts dignitaires, une figure de Mandchoue est coiffée d'un abat-jour opulent, à longues pendeloques : c'est la coiffure qu'un dessin chinois prête à l'impératrice-mère. Des détails de ce genre empruntent aux circonstances un intérêt spécial, et ce n'est pas sans quelque horreur que l'on découvre, en regardant de près certaines peintures de vases ou d'évantaux, des types effrayants d'égorgeurs, et que l'on reconnaît des scènes de massacre et d'incendie, interprétées avec le souci évident de soigner les détails cruels.

M. Charles Vapereau, commissaire général, a dépensé beaucoup de goût et de savoir à organiser l'exposition de l'Empire du milieu. La Chine qu'il a voulu nous montrer est une Chine aimable et facile, une Chine de paravent. C'est par suite d'événements indépendants de sa volonté que ses pavillons polychromes et ce qu'ils contiennent se trouvent représenter aujourd'hui une Chine barbare et hostile, toute pleine de cris de mort.

L'autre matin, au bord de la pièce d'eau qui occupe le centre de l'exposition chinoise, un Céleste à longue queue, vêtu de soie noire et de soie bleue, est venu s'asseoir sur un banc. Il a déplié un journal parisien dont la manchette portait ces mots : *Les Russes et les Anglais devant Péking*. Et il s'est absorbé dans sa lecture. C'était peut-être un bon marchand de potiches, européenisé à Shanghai ou à Hoang-Kong, et qu'inquiétaient pour son commerce les actes de pillage commis par les Boxeurs. Mais peut-être aussi ce lettré qui lisait le français appartenait-il à une de ces redoutables sociétés secrètes qui ont juré l'extermination des étrangers ; peut-être, tandis que je le regardais lire, rêvait-il d'une Chine

délivrée de toutes les contraintes européennes et plus hermétiquement fermée que jamais. Toutes les hypothèses étaient permises. Mais quelles que fussent les pensées de derrière la tête de cet homme jaune, rien qu'en lisant les nouvelles de Chine sur un banc du jardin de l'exposition chinoise, il donnait aux passants un spectacle bien suggestif, qui soulignait encore cette contradiction déjà évidente : la Chine participant à une Exposition Universelle, dernier mot du progrès, à l'heure même où elle tente un dernier effort pour repousser l'invasion de la civilisation.

M. N.

DISTRIBUTION AUTOMATIQUE DE ROSES

Nous disons automatique, mais non pas gratuite. Il s'agit d'un de ces appareils qui se multiplient maintenant partout et pour tous les usages, et que les Anglais nomment *penny in the slot*, autrement dit "deux sous dans la fente", et que nous appelons plus prosaïquement distributeurs automatiques. On sait qu'il en existe couramment qui vendent du chocolat, ou des allumettes dans certains pays, ou encore des timbres ; d'autres sont appliqués à des compteurs à gaz et donnent le moyen aux gens peu fortunés de servir du gaz au fur et à mesure qu'ils disposent de quelques sous. Cette fois, l'application dont nous voulons parler, et qui a été décrite par notre excellent confrère *La Nature* a pour but et pour mission de distribuer une rose bien fraîche contre une pièce de 10 pfennigs : nous disons 10 pfennigs parce que ce nouveau distributeur fonctionne actuellement en Allemagne.

Les roses qui garnissent l'appareil pour répondre à la demande de la clientèle, sont chacune dans un petit compartiment isolé, avec leur tige plongeant dans un minuscule réservoir rempli d'eau ; les différents réservoirs sont disposés le long d'un pas de vis, et quand vous mettez la pièce de monnaie dans la fente à ce destinée, vous voyez un des compartiments tourner autour de la tige filetée, et venir se présenter devant une ouverture où vous pouvez entrer la main pour saisir vous-même la fleur. Bien entendu, en réalité, les diverses cases à fleurs sont toutes solidaires et descendent ensemble d'un même mouvement de rotation autour de l'axe à pas de vis, de ce que nous avons appelée la tige filetée, en nous servant du mot technique exact ; mais les choses sont disposées de telle sorte qu'il n'y ait jamais plus qu'une case qui se présente devant l'ouverture, et que les autres soient à l'abri des tentatives indiscretes.

ALCOOL A 500 FRANCS LE VERRE

Des expériences ont démontré qu'il était possible de fabriquer de l'alcool en faisant passer un courant d'air et de vapeur d'eau sur l'arc électrique. Mais on a calculé d'autre part qu'il faut, pour obtenir quelques milligrammes de liquide, employer une force mécanique qui, en égard à ce rendement minime, mettrait le prix du verre d'alcool pur à 500 ou 600 fr. Il est évident que si on ne livrait à la consommation que des alcools de ce genre, le fléau de l'alcoolisme aurait vite fait de disparaître.

CHIENS POMPIERS

Au Klondyke, dans ce pays de l'or où pendant de longs mois il fait une température extraordinairement froide, le seul animal domestique qui puisse résister au climat, c'est le chien. Aussi l'emploie-t-on à toutes sortes d'usages et principalement comme bête de trait. C'est ainsi qu'à Dawson City, la principale ville de l'Alaska, on utilise les chiens pour la traction des pompes à incendie. Plusieurs d'entre eux sont en permanence au poste de pompiers ; on les a dressés à ce que, au premier signal d'alarme, il se précipitent à leur place, afin qu'on leur mette immédiatement leur collier. En un clin d'œil ils sont attelés ; puis, sans qu'on ait besoin de les stimuler, ils partent de toute la vitesse dont ils sont capables en traînant la pompe à incendie. Les mérites de la race canine sont décidément innombrables.

ATTENTATS CONTRE LES SOUVERAINS

On sait que le prince de Galles a été l'objet d'un attentat à Bruxelles, de la part d'un jeune socialiste nommé Sipido. Le jeune Sipido, étant donné son âge, a été tout simplement envoyé dans une maison de correction. En Angleterre, on procéderait sans doute d'une façon un peu différente. L'homme qui attente à la vie du souverain est tout simplement déclaré atteint d'aliénation mentale et envoyé dans une maison de santé ; après quoi on en attend plus parler.

C'est simple, cela évite tous les ennuis d'un procès, ainsi que les interrogatoires et les plaidoyers gênants. Seulement, il vaut mieux faire quatre ans de prison et même dix, que d'être enfermé au milieu d'aliénés. Le système anglais peut être simple, pratique et expéditif ; mais il serait tant soit peu cruel. Le sort d'un homme qui jouit de sa raison et qui est condamné à vivre avec des fous n'est certes pas enviable. Il est vrai qu'il perd bientôt la raison lui-même. Ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est de la perdre le plus tôt possible.